

Place du sujet et place de la chaussure pointue, substitut phallique

Je prenais ma douche dans une collectivité. J'«étais en train de m'habiller, quand on toque à la porte. J'explique que j'ai fini, que je rattroupe mes affaires et que j'y vais. J'ai un peu de mal à rattrouver mes affaires. En particulier, j'ai mis des fringues sous le lit sur une serviette de toilette. Je tire la serviette de toilette vers moi, vers le pied du lit. Je serre tout ça dans mes bras. En même temps quand je fais tout ça je regarde sous la porte, la fente sous la porte. Je vois deux chaussures à talons, enfin la pointe des chaussures, très pointues. Je me demande qui peut bien porter de telles chaussures, ici, surtout qu'on est dans un chalet de montagne.

Je sors et, dans une pièce encombrée, une table est mise, assez grande. Personne n'est encore à table. Quelqu'un me fait signe d'approcher en m'indiquant l'endroit de ma place. Je lui dis d'attendre que j'aie posé mes affaires dans ma chambre. Je ne vais pas dîner avec toutes ces affaires dans mes bras. C'est ce que je fais.

C'est la question de : être nu ou habillé, alors que c'est une femme, phallique, qui toque à la porte. Je n'aime pas, j'aime de moins en moins, ce genre de chaussures pointues. Les chaussures dans la fente, c'est comme le phallus dans la fente. Ok, c'est cette pensée qui vient frapper à ma porte quand je suis en train de m'habiller alors que je viens d'être confronté à ma nudité, c'est-à-dire à mon phallus. Ce qui frappe à la porte, c'est la menace de castration.

Quand j'ai fait la lessive, il m'arrive de passer de la cuisine à la chambre avec tout plein de vêtements dans les bras.

Je suis donc encombré de tout plein de refoulement : ce qui cache la nudité, et donc la menace de castration. En effet, je n'y suis pas seulement confronté dans la salle de bains, mais lorsque je suis au lit, avec ou sans femme. Le refoulement a poussé sa propre fonction jusque sous le lit, l'emballant dans la serviette de bain, le vêtement minimum que l'on revêt au sortir de la douche. C'est au moment où je tire tout cela vers moi que je suis confronté au spectacle des souliers pointus dans la fente sous la porte. J'aime de moins en moins ce genre de chaussures car je sais bien que c'est de la frime. La pointe, les talons, tout cela essaie de se faire passer pour substitut phallique. J'aime d'autant moins que je sais que la plupart des femmes ont mal dans ces chaussures. J'en ai mal pour elles. Elles se mutilent les pieds. Je le confronte à mon idée sur les chaussures : c'est fait pour aider à la marche, pas pour frimer, d'autant plus en montagne. Au-delà de l'aspect pratique, ma préférence pour les chaussures de marche (pour une femme comme pour moi) est en soi une protestation contre la menace de castration telle que compensée par le port des chaussures pointues à talons.

Au sortir de la salle de bain, je tombe dans cette pièce aussi encombrée que moi avec les vêtements dans les bras. Contrairement à ce qui s'est passé dans ma famille, il y a là une place pour moi. C'est mon désir, destiné à compenser ce qu'a été la réalité. Mon désir ratisse large : il a même éliminé tout le monde, sauf la personne qui me fait signe de venir, un avatar de moi-même, je suppose. En même temps, la pièce est très étroite. C'est un compromis avec l'autre tendance de la représentation, effet du souvenir de la réalité : il n'y a pas de place.

La pièce est très étroite la table semble remplir tout l'espace, au point qu'on pourrait se demander où peuvent prendre place les convives. Oui, c'est un peu ça : on me donne une place « pas de place ». Je la refuse, car en effet et je suis encombré de mon passé. Même si j'ai lavé le linge sale de la famille, il faut encore le déposer quelque part. Je refuse le « place pas de place ». Il faut encore que je trouve une place pour ces vêtements, que je les réintègre dans le moi, c'est-à-dire dans la chambre. Il faut que je les symbolise.

Ça me rappelle un repas chez la sœur ainée de ma mère, au Pré saint Gervais, quand j'étais petit. On m'avait trainé là, comme d'hab, sans m'expliquer qui étaient tous ces gens, ni pourquoi on venait là. Voyez, spontanément, je n'ai pas dit ma tante, mais la sœur ainée de ma mère : elle est quelque chose pour ma mère, pas pour moi, qui l'ai vue très peu. La pièce était très petite et plein de gens étaient entassés là, plein d'inconnus. J'étais évidemment très mal à l'aise. Quelle était ma place, puisqu'on ne m'avait pas expliquée les relations familiales en jeu dans cette réunion ? C'était toujours le cas lorsqu'on m'aménageait quelque part dans la famille. J'étais juste un truc qu'on traîne avec soi, tiens, comme un paquet de vêtements.

Dans d'autres rêves, il m'est souvent arrivé de gueuler sur des foules de gens qui m'encombrent. Je les jette dehors, et, parfois j'y arrive, parfois non. Eh bien ici, comme par miracle j'y suis arrivé par avance : ils ne sont même pas encore là. L'environnement a été nettoyé, comme les vêtements. Ces foules de mes rêves, je les interprétais toujours comme des « Réels », des gens non symbolisés qui avaient cependant laissé une trace mnésique. Comme ils n'étaient rien pour moi, ils ne faisaient que m'encombrer, comme les vêtements qui voilent la question fondamentale pour le symbolique, la différence des sexes. En effet, tous ces vêtements que je porte dans les bras sont indescriptibles, d'où la nécessité de les emmener dans la chambre, dans le moi. Et tous ces gens qu'on me faisait rencontrer quand j'étais petit sans m'expliquer les liens familiaux, ni surtout l'importance affective qu'ils avaient pour mes parents, tous ces gens sont restés pour moi hors symbolique, malgré le fait que je les aie « vus » et « entendus » : seuls sont restés des signes de perception, pas des représentations.

Ceci confirme l'hypothèse que je travaille depuis des années, de l'affect comme étant la forme pratique que prend le symbolique : le trou autour des représentations, leur conférant leur statut de représentation. Ce trou autour me permet de détacher quelqu'un de l'environnement parce que ce quelqu'un présente un intérêt pour moi : je l'aime ou je le hais. C'est cela qui constitue la symbolisation comme telle. La source de tous les affects réside dans la différence des sexes en termes de là ou pas là, le phallus. Dans ce rêve, c'est ce que dit la congruence entre la question de menace de castration et celle de la place des gens qui ne sont pas encore là : présence affective ou pas (symbolisé ou pas), au sens où l'affect trouve sa source dans le premier « là pas là » corporel.

Ceci confirme aussi l'hypothèse que je formule depuis quelque temps seulement : ces vêtements « Réels » sont du refoulement original, issus du bien profond sous le lit de ma conception, et ils contribuent au refoulement proprement dit. Le refoulement original ne saurait se traduire en représentations, mais il peut faire office de voile au service du refoulement proprement dit, celui qui maquille la castration.



N'y a pas de plus belle illustration de la problématique des chaussures à talons que les toiles de Chantal Lorio. Dans celle que je fournis ici, il faut remarquer les escarpins rouges éparpillés aux deux coins de l'œuvre, comme la trace de jambes féminines largement écartées sur la représentation de la nudité sous les auspices des ciseaux placés à terre juste sous le sexe de la femme.

vendredi 15 novembre 2019